Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 23 (1915)

Heft: 7

Artikel: De Rabat à Fèz-la-Merveilleuse

Autor: Ador, L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-548988

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fications se dirigent vers la salle spéciale mentionnée ci-dessus, est utilisée pour une douzaine de blessés en même temps.

Il est particulièrement intéressant de constater que dès que l'aspiration est enlevée, la température du blessé infecté remonte immédiatement et la douleur augmente rapidement, si bien que les blessés réclament qu'on leur remette leur appareil aspirateur. *(A suivre.)*

De Rabat à Fèz-la-Merveilleuse

M. L. Ador qui a accompagné le délégué du Comité international lors de sa visite aux camps de prisonniers allemands au Maroc, adresse la communication suivante au *Journal de Genève*. Nos lecteurs se rendront compte en lisant ces lignes écrites d'une plume alerte, dans quel beau pays se trouvent plus de 5000 prisonniers.

Algésiras, 2 mai 1915.

Visiter le Maroc en dix jours de Marakech à Fèz, parcourir chaque ville, inspecter au passage tous les camps et chantiers de prisonniers allemands, est un tour de force peu banal que nous venons de réaliser du 20 au 30 avril.

Il est vrai que nous avons voyagé, le colonel de Marval et moi, avec M. Lépine, ancien préfet de police, inspecteur général des camps de prisonniers. Devant lui toutes les portes s'ouvrent, les difficultés inévitables dans un pays aussi neuf, s'effacent, et l'on voit en un jour des beautés qu'un touriste mettrait une semaine à découvrir.

Entre deux bateaux nous avons débarqué à Tanger, ville internationale et mal ordonnée que l'on quitte sans regret. Casablanca, sorti de terre depuis trois ans, cité commerçante et active sera le centre de nos excursions. Sous la remarquable impulsion que lui donne le Résident général Lyautey, le Maroc se développe et révèle déjà de précieuses promesses à la France. Pays fertile et tempéré, il sera dans dix ans une source de richesses dont on ne se rend pas suffisamment compte.

Le Marocain, loyal, brave et logique, plus intelligent que l'Arabe d'Algérie ou de Tunisie, est un utile collaborateur des Français, qui tout en pacifiant le pays, le colonisent avec équité, y font preuve d'une rare compréhension de la mentalité indigène et s'attirent le loyalisme de leurs nouveaux protégés.

Nos autos militaires nous ont conduits à Rabat qui est avec Fèz et Marakech une des trois résidences du général et où se trouve le palais du Maghzen Moulay-Youssef.

La route épouse les sinuosités du rivage; par moments elle n'est plus qu'une piste à travers champ, puis franchi de pittoresques oueds sur des ponts de bois. Çà et là de vieilles casbahs profilent leurs murs crénelés où dorment des cigognes.

Les prisonniers allemands travaillent à l'achèvement des routes; nous les retrouverons un peu partout, et ce n'est pas un des spectacles des moins originaux que de voir en plein bled marocain ces uniformes gris et ces casquettes rondes; tous ces hommes qui, la pioche en main, sont gardés par de paisibles territoriaux, dont la baïonnette semble un anachronisme, ou par les goumiers splendides et dédaigneusement drapés de blanc.

Le Bou-Regreg, large fleuve qui se jette dans l'Atlantique à Rabat, sépare cette ville de Salé, la cité berbère où nous attend le train spécial qui doit nous mener à Fèz. La piste d'auto est presque impraticable, et mieux vaut en passer par l'express transmarocain qui fait du 12 à l'heure!

Le petit convoi formé d'une locomotive Decauville et de notre wagon, parcourt en flânant les 254 kilomètres qui séparent Fèz de Rabat.

Assoiffé, il s'arrête toutes les heures pour reprendre de l'eau et nous laisse à loisir étudier le paysage un peu monotone de cette région plate et fleurie. C'est un immense tapis de marguerites sauvages, de coquelicots et de lin bleu nattier.

Peu d'animaux, si ce n'est le chameau, la mule ou le classique bourricot robuste et résigné, martyr de l'indigène qui l'emploie à toutes besognes et lui fait porter d'énormes charges.

Mecknès nous apparaît au coucher du soleil, toute rose dans la plaine. Le petit train s'attarde autour de la ville pendant une heure avant d'y entrer.

De larges murailles crénelées entourent la vieille cité que construisit dans un rêve de gloire, Moulay-Ismaïl, contemporain de Louis XIV, dont il voulait égaler le faste. Aujourd'hui de belles ruines fichées çà et là dans la verdure attestent encore des richesses passées. Les grands murs lézardés sont maintenant dorés par le crépuscule, et sur notre passage les cigognes s'échappent des créneaux en ruine et tournoient dans le ciel fané.

Comme partout ailleurs, les officiers de la subdivision nous reçoivent à Mecknès avec une parfaite courtoisie. Dès le lendemain matin il nous faut repartir pour atteindre Fèz avant midi. Encore trois heures de plaine puis nous escaladons non sans peine quelques petites montagnes au pied desquelles se trouve Fèz. Le train s'arrête enfin à deux lieues de la ville; le général Lyautey nous attendait là avec quelques officiers de son état-major. Le Résident nous fait un accueil charmant.

Tout le monde sait quelle belle figure de soldat est ce fin diplomate; ce que l'on connaît moins c'est l'artiste et le passionné marocain, le bon cœur aussi qui se cache sous la plaque de la Légion d'Honneur. Il nous dit le but qu'il poursuit, l'avenir de ce pays, et nous parle ému de la patrie dont il suit avec passion l'ascension vers la victoire certaine.

Nous sommes séduits et comprenons l'amour confiant qu'un tel chef inspire à ses troupes, ainsi que la reconnaissante admiration des grands dignitaires et des masses indigènes pour celui dont l'effort loyal tend à respecter les usages et les arts de leur pays.

Mais nos autos approchent la cité merveilleuse et déjà nous demeurons saisis par tant de grandeur et de beautés intactes. Fèz est incomparable: Damas peut-être ou Constantinople s'offrent à la mémoire; et cependant nulle ville n'est demeurée comme Fèz, vierge de toute souillure européenne.

Etagée sur les flancs d'une colline fleurie, entourée d'autres collines couvertes d'oliviers, la grande ville musulmane apparaît blanche et pure dans cette fertilité, et tout au loin, d'un dessin net et tranquille, les derniers contreforts de l'Atlas bordent l'horizon.

Tout à l'heure l'officier d'ordonnance du Résident et le maire nous en feront les honneurs. Une section de Sénégalais présente les armes, le clairon sonne au passage du général, et nous voici dans le palais de la Résidence où nous déjeunons.

L'eau, les mosaïques et les fleurs abondent à Fèz, et la casbah du général en a sa large part.

Des salles profondes et multicolores aux ornements mauresques ouvrent leurs lourdes portes sculptées sur des jardins intérieurs ou sur des patio ensoleillés, dont seule la chanson de l'eau trouble le lumineux silence. Sur tout le palais, flotte un léger parfum d'orangers.

Un feu de bois flambe au fumoir, car le Maroc tempéré par l'Atlantique et l'Atlas,

est par définition un pays froid où le soleil est chaud. Il diffère essentiellement de l'Algérie beaucoup plus désertique.

Une auto nous a menés en dehors de la ville sur un cotean dont le souvenir nous est encore un éblouissement. A travers un fouillis de verdure, dans un murmure continu de cascades et de sources, le « mont des oliviers » nous apparaît comme une image évangélique. Des milliers de femmes sont là, vêtues de blanc, groupées sous les oliviers, ou regardant indolentes les enfants courir dans l'herbe. Toutes sont venues, car c'est la fête du sultan des Tolba, cette réjouissance musulmane qui rappelle la fête de la basoche; les étudiants ont élu leur souverain éphémère et pendant une semaine la ville entière émigrera dans la campagne pour y planter sa tente, boire le thé entre amis et danser.

Fèz la merveilleuse est à nos pieds: comme Mecknès, elle est entourée de murailles couleur de rouille et sa blancheur scintille.

Nous y entrons à cheval car les rues sont étroites. Les maisons très hautes ne laissent pénétrer que peu de lumière, et parfois même un enchevêtrement de lianes et de fleurs dérobe le ciel à la vue.

L'eau est un phénomène étrange et délicieux à Fèz. Elle est partout, vous poursuit, vous devance mais ne coule qu'aux endroits désirés et jamais ne mouille une rue ou ne fait de la boue. Chaque maison, chaque mosquée a son jet d'eau qui fait déborder une vasque de pierre. De petites cascades tombent d'un mur on ne sait pourquoi, et s'engouffrent on ne sait où, bien souvent d'une rue à l'autre un pont franchit un ruisseau. Si parfois dans une ruelle plus tranquille et déserte on écoute le grand murmure de Fèz, c'est encore la chanson innombrable de l'eau — l'âme de cette ville — que l'on entend. L'entrée des mosquées est interdite, mais au passage nous entrevoyons des trésors d'art hassani qui sont voisins des splendeurs de l'Alhambra.

Dans les soucks c'est la cohue, mais devant les officiers qui nous précèdent on fait place et l'on salue. Pas un nom, pas une affiche dans cette ville de 100 mille habitants ne rappelle que l'européen y est installé. Un terrain désigné au loin sera plus tard la ville française et Fèz n'en souffrira pas. Nous descendons de cheval devant le Dar-Guebbas, demeure d'un grand vizir qui nous héberge.

C'est toujours le palais de mosaïques. Sur un patio tranquille s'ouvrent nos trois chambres et le salon encombré de coussins.

Une colonnade de marbre retient un toit bigarré; le soir tombe: des pigeons viennent boire à la vasque de cristal, et les chaouchs silencieux allument quelques lustres et cinq lanternes à bougies, lanternes ventrues et fragiles que tout à l'heure ils porteront sur leur tête pour nous conduire au dîner de la Résidence.

Maintenant il fait nuit, et dans les rues sombres et hautes, notre petite procession lumineuse jette seule une timide clarté, et fait briller encore quelques serpentins d'eau courante.

Nouvelles de l'activité des sociétés

Assemblée des samaritains romands à Bienne, le 9 mai 1915. — A l'Hôtel de l'Ours, 11 heures précises, M. le vice-président de la section de Bienne salue les délégués et donne connaissance du programme de la journée, puis M. Blaser, président de la section de Neuchâtel, chargé par M. le Dr C. de Marval de le remplacer, ouvre la séance administrative. Il salue égale-